

Carole Wrona

**La Belle Époque vue du lit :
le *business* des demi-mondaine**

Résumé

Dans le Paris des Grands Boulevards, bourgeois et aristocrates vivent les derniers instants de cette parenthèse dorée, synonyme de paix relative, de prospérité économique : la Belle Époque. Si la femme est célébrée dans les arts, elle n'en continue pas moins, dans la société, à être dénigrée ou reléguée au rôle de faire-valoir. Or, l'un des paradoxes de cette période réside dans la célébration d'une catégorie de « nanas » peu fréquentables : les demi-mondaines. Ces dernières s'affichent avec des hommes mariés très riches qui les entretiennent. Elles n'œuvrent pas pour l'indépendance des femmes et n'ont que mépris pour les suffragettes. Cependant, elles offrent un premier modèle d'émancipation sexuelle. Caroline Otero, Liane de Pougy et Émilienne d'Alençon sont les Trois Grâces de la Belle Époque. La Belle Otero est une Carmen ombrageuse, Liane de Pougy, une mélusine fatale, et Émilienne d'Alençon, une drôlette, celle par qui l'humour arrive. La carrière de ces demi-mondaines, romancières et poétesses à leurs heures, met en relief la cruauté, la futilité, l'hypocrisie d'une époque à l'égard des femmes, en faisant bel et bien réfléchir sur la nôtre.

Mots-clés : Belle Époque ; demi-mondaine ; Paris ; plaisir ; poétesse ; théâtreuse

214

Resumo

Na Paris dos Grandes Bulevares, burgueses e aristocratas vivem os últimos instantes de um parêntese dourado, sinônimo de relativa paz e prosperidade econômica: a *Belle Époque*. Se a mulher é celebrada nas artes, ela não deixa de ser denegrada ou relegada ao papel de acessório na sociedade. No entanto, um dos paradoxos desse período está na celebração de uma categoria de "moças" pouco frequentáveis: as *demi-mondaines*.

Elas se exibem com homens casados e muito ricos que as sustentam. Elas não lutam pela independência das mulheres e têm desprezo pelas sufragistas. Entretanto, oferecem um modelo pioneiro de emancipação sexual. Caroline Otero, Liane de Pougy e Émilienne d'Alençon são as "Três graças da *Belle Époque*". A Belle Otero é uma Carmen sombria, Liane de Pougy, uma sereia fatal, e Émilienne d'Alençon, uma engraçadinha, por meio de quem o humor acontece. A carreira dessas *demi-mondaines*, romancistas e poetisas nas horas vagas, destaca a crueldade, a futilidade, a hipocrisia daquela época em relação às mulheres, provocando reflexões sobre a nossa.

Palavras-chave : *Belle Époque* ; *demi-mondaine* ; Paris ; prazer ; poetisa ; mulher de teatro

Si tu couches avec un bourgeois, tu es une putain. Si tu couches avec un roi, tu es une favorite. La nuance est sensible et l'expression plus jolie.

Émilienne d'Alençon

Les rois de France, dans l'obligation de se marier jeunes et utilement, eurent très souvent à leur côté des maitresses de cœur surnommées par les historiens, favorites. Elles étaient, pour beaucoup d'entre elles, issues de la noblesse ou de la bourgeoisie. Agnès Sorel (la première favorite officielle et reconnue), Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, madame de Montespan ou la marquise de Pompadour, pour n'en citer que quelques-unes, surent charmer tour à tour Charles VII, Henri II, Henri IV, Louis XIV et Louis XV. Entre agréments et séductions, ces dames ont offert à l'Histoire de France divers clichés : protectrices des arts, conseillères avisées, maitresses despotiques ou dépensières, intrigantes. Sans attache, elles pouvaient être répudiées du jour au lendemain, selon le bon vouloir de leur illustre amant. Louis XVI n'eut point de maitresse, il aimait Marie-Antoinette, et certains commentateurs y ont vu le signal de la fin des Bourbons, le déclencheur de la Révolution. Les empereurs qui suivront ne dérogeront pas à cette règle, Napoléon Bonaparte et Napoléon III posséderont eux aussi leur(s) favorite(s).

Mais à côté des favorites royales existent d'autres femmes d'exception, les courtisanes. Indépendantes, libres¹, voire femmes d'esprit et tenant un Salon littéraire, ces courtisanes revendiquent leur filiation à Phryné et Aspasia (mythiques hétaires² antiques) ou à la très surprenante Tullia d'Aragona (1510-1556). Ces femmes d'exception sont cependant peu nombreuses et finalement d'exception, en France, avant la Révolution, il n'y en a qu'une : Ninon de Lenclos (1620-1705).

Après la Révolution française et le destin tragique d'une Olympe de Gouges qui osait revendiquer une société de femmes, le XIX^{ème} siècle que voilà ne pense plus qu'argent, finances, industries, bourse. Ce siècle bourgeois très moral, conservateur et religieux, ravale la femme au rang de mineure et lui interdit d'étudier. Les années 1800

* **Carole Wrona** – Réalisatrice ; Écrivain ; Professeur de l'École Supérieure de Réalisation Audiovisuelle, Paris.

¹ Ne l'oublions pas, une femme dite libre est une prostituée. Un homme libre, en revanche, est un célibataire.

² Hétaire vient du grec *hetaira* « compagne, amie ». Ce mot, comme le mot courtisane, prit vite une tournure vénale puisqu'il s'agissait de femmes. Un *hetairos* et un courtisan n'ont en français pas de connotations sexuelles.

vont donc très vite se retrouver confrontés à une exploitation grandissante du corps féminin, un corps rétribué, acheté, un corps-produit, une marchandise : la femme-objet. La réalité est terrible, entre la misère insoutenable de la prostituée et la splendeur scandaleuse d'une hétaïre. Il n'est donc pas étonnant que ce siècle à l'essor industriel et financier sans précédent ait finalement créé une catégorie de courtisanes à son image : les demi-mondaines. Entre 1870 et 1914, ces femmes vont être les Reines de Paris !

Voici donc contée l'histoire de ces nouvelles courtisanes, les demi-mondaines, celles qui par leur manière d'être, leur égoïsme, leur insolence, leurs amours, vont révéler, comme une épreuve photographique, négatif/positif, l'envers de ce chic décor, la Belle Époque.

De la théâtreuse à la demi-mondaine

Paris voit fleurir, avec la prolifération de théâtres en tous genres, notamment sur les Grands Boulevards, une race de jeunes femmes ambitieuses et aux mœurs légères : les théâtreuses. Ces actrices qui exhibent leurs mollets plus facilement qu'elles n'apprennent leur Marivaux comptent bien occuper le devant de la scène pour faire montre de leur talent en séduction afin d'appâter un homme riche (banquier, industriel), si possible à particule, et qui pourrait ainsi les entretenir. Insoumises, elles veulent gagner leur indépendance et seul le théâtre (ce qui sera vrai encore au XXème siècle !) va le leur permettre. La littérature a magnifié ces Marguerite Gautier qui ne vivent que pour l'argent, souvent après une jeunesse miséreuse, mais qui sont d'un coup rattrapées par l'Amour, le Vrai, alors prêtes à tout lui sacrifier pour tout racheter. Elles meurent comme il faut et la morale est sauvée. Ainsi *Splendeurs et misères des courtisanes* d'Honoré de Balzac (1838), *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils (1852) ou encore *Nana* d'Émile Zola (1880).

La deuxième moitié du XIXème siècle voit dès lors naître les galantes, appelée aussi « cocottes », « horizontales », « dégrafées », « impures », « biches », « castors » ou « lionnes ». Voilà bien un vocabulaire cynique qui dit crûment la seule pulsion, sexuelle s'entend, qui les anime : ces femmes sont des bêtes fauves, à dompter, à apprivoiser, à caresser. Elles sont surtout des déclassées. Et ces déclassées s'appellent, sous la Monarchie de Juillet (1830-1848) et le Second Empire (1852-1870), Marie Duplessis

(1824-1847), Lola Montez (1821-1861), Blanche d'Antigny (1840-1874) ou Cora Pearl (1835-1886), elles ont le bon goût de mourir ruinées et encore jeunes.

Ces femmes entretenues, malgré leur nom de guerre à particule style Jeanne de Tourbey³ (Marie-Anne Detourbay, 1837-1908) ou Valtesse de la Bigne (Émilie-Louise Delabigne, 1848-1910), ne sont pas issues de la noblesse ou de la bourgeoisie – une origine qui les différencie des favorites royales traditionnelles. Si elles ont réussi à se hisser en haut de l'échelle galante, elles ont pour beaucoup d'entre elles, dû entamer leur carrière dans les bas-fonds. Avant de devenir des insoumises, des célébrités parisiennes, elles sont des soumises, des anonymes : soumises à un mac qui récupère l'argent gagné, soumises à une maison close réglementée, soumises à des visites médicales régulières au Dispensaire de Salubrité, ainsi « encartées » par crainte du grand fléau, la syphilis. Les filles soumises sont en effet des filles inscrites à la Préfecture, des femmes en carte (LECA, 1910, p. 31-38). Notons que ce qui distingue les courtisanes des prostituées est d'une part l'absence de souteneur, même si certaines ont parfois à charge une famille dirigée par une mère un peu maquerelle, et d'autre part, le souci de la propreté, les courtisanes sont assurées d'être propres. Nullement soumises à des contrôles d'hygiène, elles ne sont donc pas « encartées ».

Si au plus bas de l'échelle se trouve la prostituée, dans la classe supérieure se trouvent la grisette (une jeune fille pas encore mariée et qui travaille, couturière, fleuriste ou modiste) et la lorette (du nom du quartier où ces jeunes filles opèrent, Notre-Dame-de-Lorette). Les fins de mois sont difficiles et les femmes, qui n'ont pas pu avoir accès à certains métiers faute d'éducation, qui n'ont pas les mêmes droits que les hommes, la même paie que les hommes, vendent leur corps, pour beaucoup d'entre elles, occasionnellement.

Ravalées au rang de mineures, les femmes du XIX^{ème} siècle obéissent à des lois qu'elles n'ont pas conçues, à des gouvernants qu'elles n'ont pas élus et subissent une justice qu'elles ne peuvent rendre. Rien ne leur est offert dans la société qui leur permette de prendre leur indépendance tant financière que sentimentale et sexuelle. (SCHIFFER, 2008).

Le mariage est donc *la* grande affaire de leur vie. Le divorce autorisé sous la Révolution grâce à Olympe de Gouges sera annulé en 1816 et réinstauré sous la

³ Mais future vraie comtesse de Loynes !

Troisième République en 1884. Le code Napoléon dit encore code civil (1804) oblige ainsi l'épouse à devoir une obéissance aveugle envers son époux. Précisons que la femme a des devoirs, l'homme, des droits. La femme est la propriété de l'homme comme l'arbre fruitier est celle du jardinier, ainsi s'exprime Napoléon. En d'autres termes, le bonheur de la femme est fait du bonheur de l'homme. La France de Jeanne d'Arc installe donc des bustes de Marianne dans les mairies mais ne donne aucun droit à la femme. Son destin est invariablement le même : épouse, mère, sœur virginale, catin. En résumé, ménagère ou courtisane. La femme doit être élevée dans une stricte morale et n'a pas le droit d'étudier (à partir de 1880, elle pourra enfin s'instruire... sauf en philosophie). On lui demande de surtout laisser son cerveau tranquille ! Ses uniques biens sont la séduction, la grâce et la beauté, l'homme a pour lui, intelligence, pouvoir et courage. Certaines grandes courtisanes vont dès lors jouer de ces mots, séduction, grâce, beauté, et s'amuser des apparences en piégeant l'homme dans ses préjugés.

Le XIXème siècle a été politiquement très chamboulé : Restauration, Empire, République, Révolution, Coup d'état, Guerre, Royauté, se sont succédés à un rythme effréné. Les Français finissent par ne plus savoir vers quel régime se tourner et quand 1871 voit l'instauration de la Troisième République (1870-1940), la perte de l'Alsace-Lorraine et la chute de la Commune, les hommes se jettent dans le champagne et dans les courtisanes. L'amour (ou disons plus crûment la relation sexuelle avec une insoumise) va dès lors être traité comme une Gloire.

Entre 1870 et 1914, posséder une courtisane est considéré comme un acte de bravoure : les hommes bravent les interdits moraux qu'ils ont eux-mêmes votés ou ratifiés ! Les plus célèbres des insoumises, Liane de Pougy (1869-1950), Caroline Otero (1868-1965) et Émilienne d'Alençon (1870-1945), dites les Trois Grâces, vont vite devenir celles par qui le scandale arrive. L'homme doit élaborer des stratégies, comme en temps de guerre, pour assiéger ces délectables forteresses qui promettent beaucoup. Posséder une courtisane est une preuve de réussite sociale. À côté du train-train quotidien, l'argent dépensé pour une Émilienne d'Alençon prouve au duc, au comte, à l'industriel, sa grande assise financière. Les fortunes se font et se défont en un rien de temps. Caroline, Liane et Émilienne sont des signes extérieurs de richesse. Conquérir ces « superflus enivrants », c'est le délicieux risque de perdre son héritage, sa réputation et cela ne donne pas seulement du sel à l'aventure mais élève l'homme ou l'assassine.

L'argent n'est qu'une vulgarité de petit bourgeois et un prince russe ne ment pas à la Belle Otero quand il lui dit : « Ruine-moi mais ne me quitte pas. »

Dans cette seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la demi-mondaine, un mixte entre la théâtrale et la courtisane, fait ainsi son apparition.

Des femmes nées de et par l'argent

Demi-mondaine. « On entend par là, souligne Virginia Rounding, un monde qui se situe à mi-chemin de la respectabilité de la haute société et des misères de la simple prostitution » (ROUNDING, 2003, p. 13). Ce terme de demi-mondaine est tiré d'une pièce de théâtre, *Le Demi-monde* d'Alexandre Dumas fils (1855). Il désigne des veuves joyeuses ou des étrangères, des déclassées, qui collectionnent les amants mais n'acceptent pas d'argent en retour. Se donner n'est pas se vendre. Or le mot « demi-mondaine » va subir un petit glissement sémantique et va désigner certaines galantes de grande réputation qui affichent dans leur pedigree, des rois, des comtes, des industriels, la fine fleur de la société.

Ce demi-monde imite ainsi le beau monde (les demi-mondaines prennent des cours de maintien et de politesse !) et pourrait même faire illusion (Liane de Pougy se mariera en 1910 avec un vrai prince). Émilienne d'Alençon, Liane de Pougy et Caroline Otero, qui sont craintes, choyées et entretenues, inaccessibles pour le commun des mortels, adoptent ainsi un entre deux, pas vraiment ceci, pas vraiment cela, « demi-mondaines » donc. Elles déplacent au gré de leur humeur, la frontière les séparant des prostituées qui elles, sont rétribuées, méprisées et marquées, et à la portée de tout le monde.

Ces indolentes exigent en retour de l'or, des bijoux, des propriétés, des diamants, toujours plus. Dans ce siècle de l'argent, siècle qui annonce avec violence les deux siècles à venir, le corps se monnaie. À l'encontre des favorites royales, les demi-mondaines sont nées de et par l'argent. Avec l'argent, pensent-elles, il est possible de tout avoir, de l'hôtel particulier à un patronyme singulier. L'Espagnole Austina Otero Iglesias, qui a vécu dans une sombre misère avant de tenter sa chance comme danseuse à Paris, se fait donc appeler Caroline Otero. Anne-Marie Chassaigne, une petite bourgeoise bretonne qui vient de divorcer et qui réalise des tours de magie improbables aux Folies Bergère se fait, elle, pompeusement surnommer Liane de

Pougy. Enfin Émilienne André, fille d'une concierge du IX^{ème} arrondissement, surprenante comédienne mais indécrottable fainéante, se fait baptiser, Émilienne d'Alençon.

« La fortune, Nihnon, c'est pour nous, courtisanes modernes, l'affranchissement, la supériorité, le droit à tout, même à la considération, si nous y tenons ! Tout s'achète ! » écrit Liane de Pougy dans son roman, *L'Insaisissable* (1901) (POUGY, 2003 [1901], p. 164-165). « La courtisane, explique Mathilde Cortey, est alors en parfait accord avec une représentation bourgeoise et libérale du monde qui place l'activité économique (l'échange des biens) au centre des relations. » (CORTEY, 2001, p. 274)

Nos dames ont tout compris. En complète adéquation avec leur époque, elles font du business ou plutôt, elles font de leur corps un business.

Faire parler de soi

Vous êtes aujourd'hui, Madame, la renommée, la préoccupation, le scandale et la beauté de Paris. Partout, on ne parle que de vous : les petits pour vous envier, les riches pour vous dédaigner et le commun des gens pour vous adorer.

Alfred Delvau, journaliste, à propos de Liane de Pougy

Le premier écrivain en France à avoir introduit l'argent dans un roman est Honoré de Balzac. L'argent n'est plus uniquement un souci quotidien mais devient aussi une question existentielle, un drame (« Comment puis-je la conquérir si je ne peux lui offrir cette rivière de diamants ou ce bouquet de violettes ? »). L'argent fait parler de soi quand on en a... beaucoup. Surtout à Paris. Balzac saisit le pouvoir du paraître, des faux-semblants, le pouvoir de l'argent. Et ce pouvoir là, financier, n'est pas étranger à un autre pouvoir, celui de la presse. Chroniques et portraits égrènent les scandales, financiers, politiques et mondains, tandis que les différents comptes-rendus de soirées, de courses, ne parlent que d'elles, les insoumises, les Reines de Paris. Ces articles deviennent vite des réclames pour nos dames. Et n'oublions pas que la loi sur la liberté de la presse, le 29 juillet 1881, provoque une explosion de publications de périodiques en tous genres. Les demi-mondaines vont avoir leurs revues, celles qui ne parlent que d'elles, ainsi *Gil Blas* (fondé par Auguste Dumont en 1879) ou celles qui font appel à leur modeste

plume, *La Grande vie* (1899-1900) ou *L'Art d'être jolie* (publication hebdomadaire illustrée sous la direction de Mme Liane de Pougy, 1900) – pour ne citer que les plus connues. Les deux grands directeurs de journaux, Gaston Calmette (*Le Figaro*) et Arthur Meyer (*Le Gaulois*) soutiennent officiellement Caroline Otero ou Liane de Pougy, et publient à leur tour les potins mondains, voire consacrent une page à la mode et au demi-monde. Il est de bien entendu qu'une partie de la population trouve à redire et la Belle Époque est alors pour ces gens-là, signe de décadence. Que les faits et gestes de ces dames puissent avoir de l'importance leur semblent invraisemblable.



Figure 1 - Caroline Otero en Une de *L'Art d'être jolie*. Publication chapeautée par Liane de Pougy. 8 oct. 1904 (coll. de l'auteur)



Figure 2 - Émilienne d'Alençon en Une de *Comœdia Illustré*. Pour évoquer une pièce de théâtre écrite par Émilienne. 20 fév. 1914 (coll. de l'auteur)

Pour assurer cette fabuleuse notoriété, les demi-mondaines doivent donc gérer un fol emploi du temps où les sorties (au Bois, au théâtre, sur les Grands Boulevards⁴,...) ainsi relatées dans les journaux assoient leur réputation. Il y a une sacrée différence entre ces enchanteresses que l'on va voir, de loin, que l'on admire, et les cocottes, le menu

⁴ Nous restons dans la capitale française mais il faudrait également inclure les villégiatures à Trouville, Deauville et les quelques voyages en Europe (Angleterre, Russie) des demi-mondaines.

fretin des poules parisiennes, qui, elles, veulent à tout prix être vues et en font trop. Les grands de ce monde ne sauraient s'y tromper.

Se faire voir : reines d'élégance

La couturière Jeanne Paquin (1869-1936) a l'excellente idée dans les années 1890 de demander aux demi-mondaines de porter ses créations. La réclame (ancêtre de la publicité) est née, les premiers mannequins aussi. Émilienne d'Alençon, Liane de Pougy, Caroline Otero, d'autres encore, vont ainsi porter du Paquin, du Poiret, du Doucet, en descendant les grandes allées des hippodromes de Longchamp et d'Auteuil, en se rendant au Bois de Boulogne ou en allant déjeuner chez Maxim's toutes calèches ouvertes. Aux robes s'ajoutent les voilettes, les chapeaux (de plus en plus impressionnants), les gants, les ombrelles, les bijoux. Les demi-mondaines portent avant toutes les autres femmes, les nouveautés vestimentaires ou les nouveaux accessoires. Émilienne d'Alençon est ainsi le premier mannequin Coco Chanel. Grâce à sa notoriété, la blonde courtisane aidera la jeune débutante en arborant ses premières créations fin 1900. Les demi-mondaines lancent donc les modes. Elles lancent le col carcan et la jupe sport court, le paletot sac ou le canotier à la matelote.

La presse fait ainsi moult comptes-rendus sur ces premiers défilés et la moindre sortie d'une demi-mondaine, un événement en soi, l'est également quand la belle a porté un nouveau collier ou un nouveau chapeau. En témoigne l'enthousiasme d'un journaliste apercevant Émilienne d'Alençon lors d'une de ses légendaires promenades au Bois :

Très simple aussi, Émilienne d'Alençon, simple comme une petite provinciale, avec au cou, en guise de broche, une pièce de cent francs en or. La robe à carreaux blanc et bleus que portait Émilienne lui seyait à ravir. Bravo, mon enfant ! La simplicité est une parure ; toutes ne savent point la porter. (NOS ÉCHOS, 1894)

Le Bois de Boulogne, la sortie rituelle incontournable du monde et du demi-monde, est ainsi le premier lieu où les toilettes de jour font sensation. Vers 15 heures, dans la semaine, imperturbablement, la Haute-Société côtoie le demi-monde, tous assis dans leur calèche, victoria, phaéton, poney-chaise, spider, landau armorié, whisky ou carrosse, et tous remontant alors les Champs-Élysées pour se rendre au Bois. Cette

promenade devient vite l'image d'une élégance française qui règnera jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Pour attirer les regards, les demi-mondaines doivent donc étonner par leur vêtue, le choix des coloris, des tissus, et un duel permanent s'instaure entre elles. La guerre entre Liane de Pougy et Caroline Otero – le public savoure chaque semaine l'animosité qu'il y a entre ces deux insupportables – est également une guerre de couturier. Paul Poiret disait qu'une femme ne devait jamais porter deux fois le même vêtement devant les mêmes personnes, et nos hétaires vont ainsi faire preuve d'ingéniosité pour paraître toujours uniques. Ce souci de l'habillement est contemporain de l'apparition des boutiques de confection et des grands magasins (Le Bon Marché ou la Samaritaine). Les femmes, en admirant la ligne d'une Liane de Pougy, n'auront qu'une envie : porter la même veste, la même robe, et faire le même effet aux hommes (sans se l'avouer bien sûr). Ces *fashion victims* s'exaltent ainsi pour les fleurs, on porte alors des fleurs partout, marguerite, aubépine, lilas blanc, rose, orchidée. La femme est en effet femme fleur, femme flamme, et sa silhouette, toute printanière, inspire les créateurs, ceux qui vont dessiner les courbes et les lignes des ustensiles et mobiliers de l'Art nouveau. La femme reste bien un floral et mouvant corps-enseigne, une décoration.

Après la crinoline notamment, objet type du Second Empire, très encombrant et qui n'autorise pas de s'approcher d'une dame à moins d'un mètre, la silhouette féminine s'amincie pour mieux mettre en évidence quelques arguments : la poitrine qui est projetée en avant, la taille, étroite, les hanches, joliment moulées, et la tournure qui transforme les fesses en (l'expression dit tout) « Suivez-moi, jeune homme ! » Le XIXème siècle n'aura de cesse d'entraver la marche des femmes en leur imposant des étoffes lourdes, des couches de vêtements, un corset. Courir, se déplacer librement, sautiller même légèrement, bref se manifester, être un corps en mouvement, en révolution, n'entrent pas en ligne de compte dans la garde-robe féminine. La femme, selon Philippe Perrot, est une force d'« improduction » prestigieuse, un agent de dilapidation intensive,

[...] il faut encore souligner continûment cette inutilité fondamentale, prouver son incapacité à fournir un effort matériellement profitable qui engagerait son corps. En témoignent la singulière nature de sa garde-

robe et l'extrême complexité de son maniement » (PERROT, 1980, p. 102-103).

La demi-mondaine sait alors détourner ce costume pesant. La lenteur dans le déplacement, les poses, l'inertie ou la passivité (accentuées bien souvent), agrippent le regard de l'homme. Une nuque offerte, une bottine entraperçue, une ombrelle qui s'ouvre, un gant que l'on retire, et la femme attire et condense les regards. « Le corps de la courtisane est un petit théâtre à lui tout seul. » (CORTEY, 2001)

À croquer dans l'esprit du temps

Puisqu'elles doivent se faire voir et être vues, et après les sempiternelles promenades au Bois et sur les champs de courses, nos hétaires se rendent dans certains restaurants huppés de la capitale. Les restaurants sont des lieux à la mode qui constituent une des grandes attractions de Paris. Les Grands Boulevards (du Faubourg Montmartre à la rue Royale) sont le cœur de la capitale, le Paris de Paris !, l'âme du monde, la patrie des demi-mondaines (ou plutôt leur terrain de chasse), « l'un des points rares sur la terre où le plaisir est concentré », disait le journaliste Aurélien Scholl. Notons que les journaux, à l'époque, étaient localisés rue Montmartre, côté Grandes Boulevards donc. Se côtoient ainsi quotidiennement journalistes et demi-mondaines.

Le Café Anglais, la Maison Dorée, Chez Helder, pour ne citer que les plus célèbres des restaurants situés boulevard des Italiens, possèdent des cabinets particuliers et une cuisine réputée. Nos dames s'y rendent bien évidemment mais le restaurant qui leur sert d'enseigne, *leur* restaurant, est Maxim's, rue Royale.

Lancé en 1893, ce bistrot au départ fréquenté par les cochers de fiacre, devient vite, par le hasard d'une rencontre, le lieu où il faut être. La légende raconte que c'est la cocotte Irma de Montigny (nom de guerre) qui, trouvant la cuisine plutôt bonne, balança au cuisinier en sortant : « On va vous le lancer, votre bouchon ! » Et les Reines de Paris s'engouffrèrent chez Maxim's. Maxim's voit ainsi défiler le monde, mais le monde des hommes (seuls), et le demi-monde, nos demi-mondaines. Car comme l'exprime si bien et drôlement Émilienne d'Alençon : « Pas de légitimes chez Maxim's ! »

Ce rituel fastueux, – diner et souper au champagne font partie du jeu de la séduction –, met bien en évidence le rôle que nos hétaires se doivent de jouer : comme les geishas japonaises, elles divertissent l'homme, lui enlèvent le poids de ses soucis et

lui assurent de tout oublier le temps d'un instant. Goûter les mets, les plats, c'est également goûter les mots, les bons mots.

Avec humour, les hétaires sont surnommées par leurs illustres bienfaiteurs, « Mon p'tit plat principal », c'est dire qu'elles sont à croquer dans l'esprit du temps. Il n'est de secret pour personne que les cuisiniers et les pâtisseries en créant de nouveaux délices salés sucrés ont, tout au long de l'Histoire de France, baptisé ces hors d'œuvres ou ces desserts, du nom d'une courtisane, d'une favorite, d'une comédienne ou d'une diva. À la fin du XIXème siècle, le cuisinier Auguste Escoffier crée la pêche Melba en hommage à la célèbre cantatrice anglaise. Il existe aussi une salade Réjane (comédienne réputée de la Belle Époque), les mignonettes Rachel (tragédienne célèbre du Second Empire), la poire Belle-Hélène (opérette d'Offenbach),... et puis, tout un arsenal culinaire estampillé Caroline Otero.

Cette fameuse demi-mondaine surnommée la Belle Otero car elle fut sans conteste la plus incendiaire des belles de la Belle Époque a su créer une légende – on mourrait pour Caroline, les princes, les rois, s'arrachaient ses faveurs. Otero a imposé une danse lascive qui des Folies Bergère au Cirque d'été a enflammé 1900. De suite, des cuisiniers ont concocté des recettes pour rendre gloire à celle qui, venue du fin fond de l'Espagne, représentait le mieux... la Parisienne : l'œuf mollet Otero, les pommes de terre Otero ou la sole Otero.

« *La sole Otero* : dresser dans une pomme de terre au four, un filet de sole poché, plié, avec des écrevisses et champignons glacés à la Mornay. »

Si en 1900, les actrices et autres danseuses voient leur nom fondre dans la bouche des hommes et des femmes en une grande satisfaction, aujourd'hui, il est de meilleur ton d'avoir une rose à son nom : ainsi la rose Catherine Deneuve, la rose Sophia Loren, la rose Ingrid Bergman... « Je regarde mais je ne touche pas... ça pique ! »

L'image de soi, être de son temps

On les regarde, on les envie, on les copie, on les mange, on les dévore. Les demi-mondaines qui font la réclame pour les autres, bijoutiers, modistes, couturiers, ne la font admirablement que pour elles-mêmes. Elles ne sont célèbres que parce qu'elles **sont**, ou disons-le autrement, les demi-mondaines sont célèbres de leur célébrité même. La renommée n'est donc plus synonyme de prestige militaire ou de grandeur royale. À

l'aube du XXème siècle, et soixante ans après l'invention de la photographie, nos hétaires vont donc travailler leur image en laissant à la postérité de splendides portraits. La carte postale est le petit truc en plus qui va leur permettre de diffuser leurs traits à moindre frais (le tourisme naissant aide beaucoup) et justifier cette surprenante notoriété. Le public va acheter ces reproductions et envoyer ainsi à leur destinataire les visages de nos courtisanes. Par le biais de l'image, Liane, Émilienne et Caroline appartiennent donc à tout le monde mais à si peu finalement.



Figure 3 - L'effigie d'Émilienne d'Alençon est ici utilisée pour vanter un parc à l'anglaise dans la ville de Bordeaux. La demi-mondaine est délicatement assimilée à la nature dans la ville, le sauvage dans le civilisé. Avec ce voile rose qui « love » sa jolie tête, les épaules nues et un regard quelque peu lointain, la blonde suzeraine d'amour évoque rien de moins qu'une nymphe. (coll. de l'auteur)



Figure 4 - «23 juin 1904 et Amitiés», est-il écrit sur cette carte postale, timbrée et oblitérée, avec un magnifique portrait de la Belle Otero. (coll. de l'auteur)



Figure 5 - Liane de Pougy, légèrement vêtue, avec des voiles partout et des pointes de couleur. (coll. de l'auteur)

Les demi-mondaines sont le *nec plus ultra* de la Belle Époque, le miroir d'une société qui aspire à ne voir que la beauté, la beauté femme, et qui place l'esthétique au-dessus de l'intelligence. Cette société exalte l'orientalisme, le floralisme, la décadence, les Arts Incohérents, elle s'adore, c'est l'époque du « Moi, je » ! Ce règne du momentané et de la fantaisie voue donc un culte au corps et à la beauté. Cette société narcissique qui va vite et qui s'enivre de nouvelles techniques (voiture, vélocipède, train, métro, avion, cinématographe) découvre aussi les joies du sport au féminin. Émilienne d'Alençon, de nos trois courtisanes, est celle qui prend des risques, qui échauffe son corps, qui lui donne une dynamique et une énergie : Émilienne est une *sportswoman* notoire comme on disait à l'époque. Décrite dans les journaux, elle ouvre cependant une voie non négligeable pour les femmes, elle est la première galante à conduire une voiture, à monter en avion, à faire de la bicyclette ou à mener une écurie de chevaux.

Reines des Folies

Bien évidemment que ces sorties diverses, ainsi que le regard porté sur elles, et qui détaille leur moindre toilette, ne suffisent pas. À toutes ces mises en scène quotidiennes s'adjoint un prétexte à leur célébrité, le théâtre. Caroline et Émilienne⁵ apparaissent sur scène régulièrement : un moyen comme un autre de rester au cœur de l'actualité et surtout de faire montre de leur talent. Elles sont des artistes avant d'être des demi-mondaines. Caroline Otero, danseuse, peut donc enfiévrer le public masculin grâce à de subtiles déhanchements et ainsi dévoiler ses gambettes. C'est comme cela qu'elle enflamme Paris en 1890 lors de son premier passage au Cirque d'été. Émilienne d'Alençon, comédienne, peut dompter en petite tenue des lapins roses dans un spectacle loufoque et provoquer de fait un séisme amoureux sans précédent. Elle réitérera cette formule coquine en domptant des ânes savants. Dresser des ânes ou des lapins (animaux à la connotation sexuelle forte), jouer avec le fouet, le faire claquer, maîtriser ces bêtes, sont autant d'actes qui disent assez l'humour de la future grande demi-mondaine qui s'amuse avec les fantasmes. C'est bien en 1890 et au Cirque d'été, en même temps que la Belle Otero, qu'Émilienne révèle ses talents de dompteuse et

⁵ Liane de Pougy n'a aucun talent : ni comédienne, ni danseuse. Elle s'essaie à quelques tours de magie ou quelques pantomimes après le début de sa carrière galante mais n'aura jamais le même succès sur scène que ses consœurs.

bouleverse le duc d'Uzès, son premier amant fortuné. Trois ans plus tard, Mlle d'Alençon osera le déshabillé en devenant la première artiste stripteaseuse de Paris. Dans la revue qui porte son nom *Émilienne au bal des Quat'z'Arts*, Émilienne fait un lent effeuillage. L'effeuillage est intégral mais la morale est sauve, l'artiste porte un collant qui recouvre tout son corps. Il n'empêche que le public peut aller admirer pour quelques sous les courbes d'une des plus onéreuses courtisanes de son temps !

Des romancières, des poétesses

Nos demi-mondaines ont aussi le soin de jeter en pâture au public leurs souvenirs, leurs impressions ou leurs élans poétiques dans des romans ou des articles. Entre fiction et réalité, elles disent tout et osent ainsi décrire les approches, les initiations, les amours dans des récits plutôt mièvres, il faut bien le dire. Mais elles parlent de ce qu'elles connaissent et le choix des mots, des situations restent inestimables pour qui s'intéresse à leur façon d'être. Ces écrits restent un témoignage sans fard d'une vie vouée au plaisir. Si les demi-mondaines ne tiennent pas Salon comme Ninon de Lenclos, elles tiennent à démontrer qu'elles sont femmes d'esprit. Elles fréquentent donc les artistes et soutiennent une publication, une pièce de théâtre, un recueil de poésies. En digne héritières de Tullia d'Aragona.

Liane de Pougy a écrit plusieurs romans (les mauvaises langues disent que les premiers ont été rédigés par son ami Jean Lorrain). Le plus célèbre, édité en 1901, est *L'Insaisissable*, roman où elle décrit ses rapports avec Valtesse de la Bigne, la courtisane qui l'a initiée au métier. *La Mauvaise part*, *Myrrhille*, *Idylle saphique* suivent alors. *Mes Cahiers bleus* reste un ouvrage unique, mélange d'autobiographie et de journal intime, écrit par Liane au sortir de la Première Guerre mondiale. Elle affiche ses amours lesbiens et ses regrets, non sans une pointe de conservatisme qui dit bien que Liane est redevenue avec son mariage pourtant princier, une indémodable petite bourgeoise. Caroline Otero, elle, n'a nullement la fibre poétique mais, pour rembourser des dettes, écrit ses mémoires en 1929, *Souvenirs et vie intime par la Belle Otero*. Elle y décrit son époque, ses fastes et ses aventures avec franchise, humour et nostalgie. Émilienne d'Alençon touche un peu à tout : dramaturge (*Cœur de Pantin* et *Le temple de l'amour*, des pièces de théâtre qui ont été montées de son vivant), conseillère esthéticienne (*Secrets de beauté pour être belle*, recueil de conseils utiles et pratiques pour les soins

de la femme, 1919) et finit, elle aussi, par publier ses mémoires en feuilleton dans la revue *Voilà*. Mais Émilienne est également poétesse et ses vers, quoique mal fichus, ont parfois un bref élan littéraire pas si inintéressant que cela.

COURTISANE

« Mes bras se sont ouverts et se sont refermés
J'ai bu tous les poisons aux coupes exaltantes
Et si c'est un péché d'avoir beaucoup aimé
Je veux le premier rang parmi les pénitentes. » (D'ALENÇON, 1918)

Le lecteur 1900, celui qui plongera dans un roman de Liane de Pougy ou dans un article du *Gil Blas* pour se faire une idée, vague, des déboires sentimentaux d'Émilienne d'Alençon, ne pourra après lecture de ces pages enfiévrées que songer au métier de ces dames qui n'est pas simplement de paraître ou de se raconter mais... de se déshabiller.

Jusqu'au lit, il faut pouvoir régner

« Qui dit Belle Époque, écrit Jean-François Josselin, pense jarretelles et corsets, guêpières et longs jupons, effeuillages voluptueux, grandes horizontales, simulacres du désir, prémices du plaisir » (GOURMONT, 1989, p. 7). Car finalement ce qui rend appétissante l'apparition des demi-mondaines au théâtre, chez Maxim's, au Bois ou sur les hippodromes reste ce qui se cache derrière ces épaisseurs, ces voilettes, ces chapeaux, ces gants : la surface érotique. D'autant, murmure-t-on dans les grandes allées du Bois, qu'elles auraient des dessous féminins colorés *Shocking!* – alors que le blanc seul est autorisé. Lorsqu'une demi-mondaine se balade, l'homme ne peut s'empêcher de la déshabiller du regard, il songe... Une fois la conquête assurée, regarder ne suffit plus et le rituel du (vrai) déshabillage devient un art. Le galant pense enfin arriver au bout de ses peines mais, non, il lui faut encore retirer un jupon. Voilà un jeu de séduction, d'attente, d'impatience, de cache-cache, que la demi-mondaine sait parfaitement encadré. Nos déclassées s'amuse de ces couches de vêtements, y trouvent là un vrai bonheur, visuel, sensuel, auditif (ah le cri de la soie !) pour leurs amants. Dans leurs conquêtes, ces enchanteresses sollicitent ainsi les cinq sens de l'homme : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

« Quelle série de conquêtes représentait ce savant déshabillage, se souvient Émilienne d'Alençon, la blouse aux milles agrafes invisibles, le cache-corset et ses faveurs... l'adorable corset et ses nids de dentelles, le pantalon et ses trous de rubans, les longs bas noirs ou de Chantilly retenus par la jarretière... » (D'ALENÇON, 1940). Nous noterons le terme « savant » employé par Émilienne pour définir ce déshabillage casse-tête ! Cependant, pour parfaire cette délicate description digne d'une toile coquine de François Boucher, n'oublions pas les senteurs : nos demi-mondaines, certes, sentent le propre (Coco Chanel aimait l'odeur d'Émilienne d'Alençon⁶) mais osent porter des parfums anglais, notamment des parfums... pour hommes. L'encens et autres effluves de patchouli assurent également d'enfiévrer l'amant pendant cette longue séance de déshabillage. Il est de bien entendu que lorsque les demi-mondaines ont un « régulier », elles l'attendent en *tea-gown* (ces délicieuses robes de chambre alors à la mode) sans rien en dessous.

Le plaisir, le droit de jouir et avec qui on veut

Les demi-mondaines, à l'encontre des favorites royales, n'ont pas le sens de la politique. Elles n'ont pas le souci de faire ou de défaire des carrières. Si Lola Montez, en son temps, provoqua la chute de Louis 1^{er}, roi de Bavière, il ne serait en être de même avec les courtisanes version 1900. Certes, elles sortent avec des rois, Léopold II de Belgique, Édouard VII d'Angleterre, le Maharaja de Kapurthala, mais ne se permettraient pas de donner leur opinion. Elles décident d'être leur premier rôle, ou disons d'être Reines de leur royaume, le lit, sans chercher à jouer un second rôle autrement et autre part. Ces femmes très libres de mœurs préfèrent jeter leur dévolu sur des dramaturges, des jockeys, des financiers, et finalement ne s'occuper que de leurs petites affaires. L'égoïsme des dégrafées est légendaire. Fières de leur beauté, leur capital somme toute, elles sont plutôt préoccupées par la magnificence de leurs différentes entrées en scène (dans un café, un restaurant, au théâtre) que des droits de la femme. Elles ne sont pas des suffragettes. Revendiquer pour elles est le sommet de la vulgarité. Que les hommes dirigent le monde, telle serait leur pensée, et que les femmes dirigent les hommes.

⁶ En 1920, lorsque Coco Chanel demande à Ernest Beaux de créer un nouveau parfum, elle exige une fragrance qui sente le propre, comme la peau de son amie Émilienne d'Alençon. Ce parfum s'appelle le n°5 Chanel.

Ne l'oublions pas, la femme de 1900 n'est pas considérée comme un élément social pouvant intervenir dans la cité mais comme un élément sexuel, élément de satisfaction et de reproduction via le mariage. La maternité est la vocation unique de la femme, son corps et le destin de son corps appartiennent de plein droit, non pas à elle-même, mais à l'homme. Or les demi-mondaines ne doivent pas être mariées ni avoir d'enfants, conditions *sine qua non* pour être estimées et considérées. Sur ces seules conditions, le souverain, ce qui n'est pas peu rien, leur accorde alors sa pleine confiance. Liane de Pougy a eu un fils issu de son premier mariage à l'âge de seize ans, Émilienne d'Alençon, une fille, Zouzou, issue d'un premier amour adultère à l'âge de dix-sept ans, mais ce sera tout. Quant à Caroline Otero, violée toute petite, elle n'aura, elle, jamais la possibilité d'enfanter.

L'acte sexuel n'a donc pour but que *le plaisir, se faire une joie, jouir donc*, et tout cela, *sans culpabiliser*.

Bien des années plus tôt, la très respectable comtesse Marie d'Agoult (1805-1876) qui venait de quitter le domicile conjugal pour vivre au grand jour son histoire d'amour avec Franz Liszt, nota dans ses carnets cette phrase admirable et d'une toujours désolante actualité : « Assez que toute volonté venant d'une femme soit perçue comme perverse et toute volupté, coupable » (D'AGOUT, 2007, p. 445). Ces mots ont été écrits dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Cinquante ans plus tard, en 1907, Léon Blum fait paraître son texte fameux, *Du Mariage*, où le futur politicien prône l'égalité des sexes devant le désir et le plaisir, en désacralisant la virginité féminine. Certes, la contestation concernant les droits des femmes, et le droit de vote, grandit mais en attendant, les demi-mondaines se tournent vers le seul royaume, la chambre qu'il ne faudrait quitter que le moins possible. Elles vont ainsi faire du sexe, le centre de leurs apparitions et démonstrations puisque c'est lui, le sexe, qui est au centre des préoccupations. Nos indolentes ont décidé de se comporter dans le secret des alcôves comme elles l'entendent, et ainsi dompter l'homme. Jamais soumises. Un seul créneau donc : le plaisir. Comme je l'explique dans mon ouvrage consacré à Émilienne d'Alençon, ces indolentes n'ont pas l'intention de donner un coup de fouet à l'émancipation des femmes, elles espèrent

seulement se libérer, de leur mère, de leur père, de leur quartier, du premier viol, de la première raclée, des premières injures. À travers l'histoire des femmes, aux conditions et aspirations si différentes, c'est

aussi l'histoire de leur désarroi et de leur abandon qu'il faut traquer. Le paradoxe de nos demi-mondaines provient alors de cette liberté qui n'en était fondamentalement pas une, de cet esclavage qui n'en était pourtant pas un non plus (WRONA, 2015, p. 248).

De par leur façon d'être, leur égoïsme, leur sexualité affichée et décomplexée, les demi-mondaines vont par petites touches demander à l'homme de revoir, au lit s'entend, leur rapport à la femme.

Le saphisme

Nos enchanteresses ne s'habillent qu'en robe princesse et ne portent pas de pantalon (sauf sur scène) – il faut savoir que les femmes qui souhaitent porter le pantalon doivent demander une autorisation spéciale à la Préfecture. À l'aube du XXème siècle, l'écrivain Rachilde, la femme de sciences Mme Dieulafoy, Mme Marc de Montifaut ou l'actrice Sarah Bernhardt, osent ainsi quitter la robe, mais brièvement. Il n'en reste pas moins que dans la vêtue très féminine, des attributs masculins se dessinent, plus simples, plus confortables, plus pratiques : veste sport, cravate d'homme, col plastron ou gilet d'homme en soie blanche brodée... Le couturier anglais John Redfern introduit le tailleur (1885), le trotteur (qui arrive jusqu'à la cheville) et le manteau-tailleur à la coupe très masculine.

Cet attrait de plus en plus marqué pour le chic masculin va intéresser les demi-mondaines qui royalement féminines, vont finalement adopter une mâle attitude. Dans *L'Insaisissable* (2003 [1901], p. 19), Liane de Pougy énumère le nombre d'amants que se doit de posséder une courtisane : le premier amant, utile, nécessaire, presque le légitime, est vieux, riche et généreux, le deuxième, l'amoureux ou disons le petit péché quotidien, est jeune, gentil, vigoureux (Liane insiste bien sur le terme « vigoureux »). Viennent ensuite les occasions, occasion utile, recherchée, soudaine, flatteuse. À cette liste non exhaustive s'adjoint ce qui va faire la réputation sulfureuse de Liane et d'Émilienne (pour le coup, Caroline ne voulait pas en entendre parler) : l'amante. Nos demi-mondaines s'affichent avec des femmes !

Le saphisme 1900, une homosexualité revendiquée, et qui ressurgit follement sous la plume de Marcel Proust avec ses jeunes filles en fleurs ou dans les écrits de Pierre Louÿs (*Les Chansons de Bilitis* par exemple), est l'arme la plus redoutable pour dénoncer

la cruauté des hommes, leur insensibilité, voire aussi, leur susceptibilité. Finalement, ces dames à la mode ne revendiquent qu'une chose : *le droit d'être libres de choisir leur partenaire sexuel*. Le droit au plaisir, à la jouissance, au bonheur de soi.

Les obus de la Première Guerre mondiale vont détruire tout ce beau petit monde égoïste et narcissique, le monde de 1900, la Belle Époque. Les femmes vont petit à petit gagner des droits et les dernières représentantes d'une race épuisée, les demi-mondaines, n'auront plus aucune raison d'être.

Après la mort de son prince, Liane de Pougy se retire du monde et prend le voile, elle devient sœur Anne-Marie de la Pénitence et meurt en 1950 à Lausanne en Suisse. Caroline Otero se ruine au casino et sombre dans la misère. Elle meurt en 1965 à Nice. Liane et Caroline ont été cinématographiées de leur vivant – deux petites vues datant de 1897-1898 qui montrent Caroline dansant lascivement et Liane faisant de la pantomime. Images inestimables de la Belle Époque. Émilienne d'Alençon dilapide son argent pour faire plaisir aux autres et meurt en 1945 dans une relative pauvreté.

Liane, Émilienne et Caroline qui ont fortement marqué leur époque, vont réapparaître par à-coup, sur le grand écran. *La Belle Otero* est un film de Richard Pottier, sorti en 1954, retraçant la vie de la célèbre courtisane avec Maria Félix dans le rôle-titre. Un récit des amours de Caroline très édulcoré et qui aura l'art d'ennuyer la toujours fringante septuagénaire. Le *Chéri* de Colette (Colette qui a si bien connu nos hétaires) a été porté à l'écran par Stephen Frears (2009) avec Michelle Pfeiffer en Léa de Lonval (Liane de Pougy donc), tandis qu'Emmanuelle Devos et Marine Delterm interprètent Émilienne d'Alençon dans *Coco avant Chanel* (Anne Fontaine, 2009) et *Coco Chanel* (téléfilm de 2008). Émilienne d'Alençon laissa aussi à la postérité un personnage, la Môme Crevette, la fameuse *Dame de chez Maxim's* de Georges Feydau (1899). Marcel Proust qui appréciait (de loin) Liane de Pougy osa faire figurer Émilienne dans *La Recherche du temps perdu*, « ... bien que le duc d'Alençon n'eût put se froisser qu'on parlât avec lui d'Émilienne d'Alençon... » Mais surtout Émilienne, seule demi-mondaine à avoir fondé sa carrière galante sur le comique, affina au long de sa carrière le personnage de la blonde évaporée ou blonde idiote. Dans son *Livre des courtisanes*, Susan Griffin met en évidence ce rôle de femme écervelée tenu par Émilienne au théâtre :

On sent derrière le personnage une qualité d'intelligence qui, comme les fils invisibles d'une marionnette, donne au spectacle un sens

subversif, presque opposé à ce qui est en principe représenté, et suscite le rire des représentants des deux sexes : les femmes, qui jouissent de pouvoirs inégaux, prétendent parfois être stupides pour mieux manipuler les hommes (GRIFFIN, 2001, p. 142).

Ce personnage de blonde idiote sera immortalisé dans le cinéma hollywoodien avec Jean Harlow, Jane Mansfield ou Marilyn Monroe. La blonde idiote est un personnage construit pour rassurer l'homme sur sa puissance – la décoloration des cheveux joue sur l'aspect fragile, la femme devient une petite chose pâlotte à protéger, naïve et écervelée – mais reste une figure complexe. Pour être devenue l'une des Trois Grâces de la Belle Époque, Émilienne d'Alençon était bien loin, justement, d'être une idiote.

Liane, Caroline, Émilienne étaient loin d'être des idiotes, et toutes les trois ont su gérer leur carrière comme de véritables petits chefs d'état en léguant aux femmes cette devise (piquée à Valtesse de la Bigne) : « Aimer peu ou beaucoup, suivant sa nature, mais vite et pendant un instant.



RÉFÉRENCES

- BLUM, Léon. **Du mariage** (1907). Paris : Albin Michel, 1937.
- CHALON, Jean. **Liane de Pougy**. Paris : Flammarion, 1994.
- COLETTE. **Mes apprentissages** : œuvres complètes. Genève : Éditions de Crémille, 1970.
- CORTEY, Mathilde. **L'Invention de la courtisane au XVIIIème siècle**. Paris : Éditions Arguments, 2001.
- D'AGOUT, Marie. **Mémoires, souvenirs et journaux**. Paris : Mercure de France, Le temps retrouvé, 2007.
- D'ALENÇON, Émilienne. L'amour bohème : roman vécu [feuilletons]. **La Grande vie**, Paris, 1. année, n. 1 - 2. année, n. 4, 1899-1900.
- _____. **Sous le masque**. Paris : E. Sansot, 1918.
- _____. Les confidences d'Émilienne d'Alençon. **Voilà**, Paris, 10. année, n. 457, 5 jan. 1940.
- DERVAL, Paul. **Folies Bergère** : souvenirs de leur directeur. Paris : les Éditions de Paris, 1954.
- DUFRESNE, Claude. **Trois Grâces de la Belle Époque**. Paris : Éditions Bartillat, 2003.
- DUMAS, Alexandre. **Filles, lorettes et courtisanes**. Paris : Éditions de Paris, 2009.
- FIGUERO, Javier ; CARBONEL, Marie-Hélène. **La véritable biographie de la belle Otero et de la Belle Époque**. Paris : Fayard, 2003.
- GOURMONT, Rémy de. **Physique de l'amour** : essai sur l'instinct sexuel (1903). Préface de Jean-François Josselin. Montréal, Québec : Les Éditions 1900, 1989.
- GRIFFIN, Susan. **Le Livre des courtisanes**. Paris : Albin Michel, 2001.
- LECA, Victor. **Paris noceur**. Paris : J. Fort, 1910.
- LORRAIN, Jean. **Femmes de 1900**. Préface de Paul Morand. Paris : Éditions de la Madeleine, 1932.
- NOS ÉCHOS. *Le Journal*, Paris, 3. année, n. 545, p. 1, 26 mars 1894.
- OTERO, Caroline. **Souvenirs et vie intime par la Belle Otero**. Monaco : Éditions Saurat, 1993.
- PERROT, Philippe. Le jardin des modes. In : ARON, Jean-Paul (comp.). **Misérable et glorieuse** : la femme au XIXème siècle. Paris : Fayard, 1980.
- POUGY, Liane de. **L'Insaisissable** (1901). Paris : Alteredit, 2003.
- _____. **Mes Cahiers bleus**. Paris : Plon, 1977.
- ROUNDING, Virginia. **Les Grandes horizontales**. Paris : Éditions du Rocher, 2003.
- SCHIFFER, Liesel. **Femmes remarquables du XIXème siècle**. Paris : Vuibert, 2008.
- WRONA, Carole. **Émilienne d'Alençon** : vivre d'amour en 1900. Paris : Éditions la Tour Verte, 2015.